Document generated on 07/05/2025 11:46 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Alain Pessin, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 217 p., bibliogr.

Serge Dufoulon

Volume 26, Number 2-3, 2002

Mémoires du Nord

URI: https://id.erudit.org/iderudit/007089ar
DOI: https://doi.org/10.7202/007089ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dufoulon, S. (2002). Review of [Alain Pessin, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 217 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *26*(2-3), 308–310. https://doi.org/10.7202/007089ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

elle se confond aujourd'hui avec les valeurs du loisir, se définissant comme « un ensemble des représentations et pratiques sociales dans ce qu'elles ont de non fonctionnel ». L'institution scolaire est un espace de transition, hors du monde, qui se rapproche par là du tourisme culturel, mais qui s'en rapproche aussi par sa fonction éducative, tant le culte du patrimoine est plus lié à l'éducation qu'à la culture. Le « faire » se substituant à l'« apprendre », l'école et le musée sont de plus en plus conçus sur le modèle du parc de loisirs et si le professeur est aussi animateur, le conservateur voit son métier imploser au profit d'administratifs : tous les statuts se mélangent.

Notre relation au patrimoine illustre ainsi l'imaginaire d'une société, et en suit (subit?) les conséquences. Grâce à un travail étayé et axiologiquement neutre — l'intérêt de l'ouvrage n'est pas d'édicter un principe normatif du tourisme —, Rachid Amirou réussit à analyser « les tenants et les aboutissants du culte du patrimoine » (en référence à Aloïs Riegl), ce dernier pouvant se lire dans ses dimensions microsociologique, méso-sociologique, ou nationale. Et c'est bien dans cette lecture globale de la société, à travers l'évolution d'une pratique qui nous touche tous, à des degrés divers, que réside l'intérêt de cet ouvrage.

Références

AMIROU R., 1995, *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*. Paris, Presses Universitaires de France.

AMIROU R. et P. BACHIMON, 2000, *Le tourisme local : une culture de l'exotisme*. Paris, L'Harmattan.

Aude-Annabelle Canesse (aa.canesse@caramail.com)
ENS Cachan
92 rue de la Réunion
75020 Paris
France

Alain PESSIN, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 217 p., bibliogr.

« Il n'est question ici que d'entreprises chimériques ». Cette première phrase ironique de l'ouvrage d'Alain Pessin constitue en soi un défi et un appel. Comment comprendre aujourd'hui l'intérêt d'approfondir la réflexion sur l'imaginaire utopique dans nos sociétés hyper-industrialisées? Laissons cette question en suspens pour l'heure. Pour saisir pleinement la portée d'un tel domaine de recherche, l'auteur n'hésite pas à qualifier « d'entreprises chimériques » la démarche du chercheur et l'objet de son étude. Provocation ou invitation au voyage? Au fil des pages nous réalisons qu'il s'agit des deux, et il faut bien reconnaître qu'il nous faudra suivre les sentiers balisés par l'auteur pour ne pas nous égarer dans le labyrinthe de l'utopie.

Le chercheur se propose de dégager l'unité constitutive de toute utopie, et pour ce faire il va l'étudier comme un enjeu et un fait collectif. La personnalité des utopistes, les conditions sociohistoriques de la production de leur pensée et la recherche des causalités qui

leur seraient associées ne sont pas l'objet de ce travail, et l'auteur ne prendra pas ce point de vue car « l'utopie est d'abord un mouvement de protestation intime contre l'enchaînement des faits » (p. 29). L'auteur marie expertise de chercheur et sensibilité artistique pour nous dévoiler un paysage issu de l'imaginaire des utopistes classiques du XVIe au XIXe siècle. Qu'y a-t-il de commun à ces penseurs dont les noms célèbres : More, Campanella, Fourier, Blanqui, Owen, etc., évoquent la rêverie pour certains, le mouvement social pour d'autres?

En se référant à l'approche structurale et aux études sur les mythes, l'auteur va traquer et organiser les unités élémentaires de l'imaginaire utopique, « les utopèmes », qui foisonnent dans les peintures mentales des textes utopistes. Ces thèmes récurrents vont constituer le squelette de toute utopie. Il n'est pas de portier pour accéder en Utopie, le geste d'ouverture est d'abord une rupture, « une effraction » à la recherche de « l'inédit, à l'invention de soi ». En marchant sur les brisées de la pensée de G. Bachelard, J. Duvignaud, G. Balandier, G. Durand (pour n'en citer que quelques-uns), l'auteur découvre à la manière de H. Becker — à propos « des mondes de l'art » —, un univers singulier avec ses acteurs, ses règles et ses conventions. Les utopistes classiques ne laissaient rien au hasard ; en véritables anthropologues, ils redessinaient les contours de la Cité dans son urbanisme, son habitat, son organisation du travail, sa hiérarchie sociale et politique, la place de la famille, et même les lieux les plus intimes comme ceux de la sexualité, étaient analysés et organisés.

L'auteur ne se contente pas de cette fresque, des mosaïques et des expériences utopiques classiques à travers les thèmes parcourus, mais il explore ce que pourraient être les nouvelles formes d'utopies contemporaines en cheminant dans le quartier de la Croix-Rousse à Lyon aujourd'hui. Ici foisonnent les associations et les expériences alternatives depuis plus de 30 ans. Et surprise! Là où les utopistes classiques se méfiaient de l'humain, le rêvaient en « liberté conditionnelle », là où la perfection se devait de recharpenter le social, où l'utopie était « souvent affaire d'hommes vaincus » (p. 34) qui voulaient à l'image des Dieux refaire le monde sans contagion des émotions et des sens, là, à la Croix-Rousse, on trouve enfin de l'utopie à visage humain.

Les générations de la mise en acte de la rêverie des anciens ne cherchent plus à refaire le monde. Ils vivent l'aventure du quotidien et s'engouffrent dans les brèches offertes par la société pour y poursuivre et y réaliser leur rêve. Ils érodent les formes sociétales connues, ils communiquent entre eux et se multiplient en ajoutant les solidarités au sens que leurs aînés avaient perdu. D'un constat social monstrueux par le passé qui a conduit les utopistes à rêver les totalitarismes d'hier et d'aujourd'hui, l'auteur ouvre les fenêtres sur un imaginaire d'espoir qui délaisse volontiers les idéologies en permettant à l'humaine nature de se façonner au contact de son temps à coup de bribes d'utopie.

Cet ouvrage est passionnant tant par la saveur de l'écrit et des références, que pour les perspectives de recherche que nous ouvre l'auteur, en anthropologie et en sociologie. Comment ne pas deviner derrière les démonstrations ce que doivent le « siècle des lumières », la pensée positiviste et notre époque à l'imaginaire utopiste? À la lecture, comment ne pas ressentir les mises en forme des monstrueux rêves d'antan dans les intégrismes sectaires et religieux, ou encore les totalitarismes politiques qui ont jalonné ce siècle? Alain Pessin nous met en prise directe avec l'imaginaire dans ses constructions les

plus dantesques mais aussi dans sa poésie, sa légèreté de vivre quand l'utopie reste un rêve ou, pour le dire à la manière de l'auteur, une béance sur une expérience inédite.

Serge Dufoulon (serge.dufoulon@free.fr)
Département de sociologie
Université Pierre Mendes-France Grenoble II
B.P. 47
38040 Grenoble Cedex 09
France

Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne*. Traduction de Jude des Chênes. Québec et Paris, Les Presses de l'Université Laval et La Découverte, 2001, 210 p., index.

La chute du mur de Berlin laissait planer, rappelle Michael Ignatieff, l'espoir d'une humanité enfin réconciliée. Mais les événements tragiques survenus au Rwanda et en ex-Yougoslavie ont ramené bien des gens à la dure réalité. Dans cet essai, l'auteur cherche à comprendre pourquoi les démocraties occidentales sont intervenues, dans certains conflits, au nom de la compassion plutôt que par intérêt comme cela était le cas dans le passé. Certes, d'aucuns lui reprocheront d'accepter trop facilement l'idée que l'interventionnisme est réalisé au nom d'un engagement moral et, par conséquent, d'être aveugle à la part de calculs stratégiques et de réalisme politique encore à l'œuvre dans l'interventionnisme des États.

L'auteur se demande d'abord si la télévision a contribué à une « internationalisation » des consciences ou si elle n'a pas simplement satisfait le goût de voyeurisme de téléspectateurs qui, sagement assis dans leur salon, assistent à des massacres en direct. La télévision, avance Ignatieff, a pu éveiller les consciences. Toutefois, la forme présente des actualités télévisées, laquelle privilégie les images-chocs, ne permet plus aux téléspectateurs, juge-t-il, de faire preuve d'esprit critique. L'auteur propose donc d'abandonner la formule actuelle au profit de reportages documentaires plus étoffés.

Il s'intéresse aussi, dans le texte qui donne son titre à l'ouvrage, aux acteurs de l'intervention, plus exactement au Comité International de la Croix-Rouge (CICR). Celui-ci est né, rappelle-t-il, dans un contexte (le XIXe siècle) où la guerre devenait de plus en plus sauvage, mais où l'idée qu'il existait un code d'honneur du guerrier était encore partagée par les belligérants. Or, avec les « guerres irrégulières », ceux qui prennent les armes, comme les Talibans, ne croient plus en aucun code d'honneur. Les civils sont ainsi fréquemment pris pour cibles par des soldats-enfants. Dans ces conditions, peut-on encore « dompter » la guerre comme le voulait le fondateur du CICR, Jean-Henry Dunant? L'auteur croit que l'objectif du CICR d'amener les combattants à obéir à des codes d'honneur doit encore être poursuivi (p. 167-168). Cela serait d'autant plus nécessaire que l'idée de laisser tous ces gens s'entre-tuer gagnerait de plus en plus de terrain.

C'est en effet l'impression que ramène l'auteur de son périple, en juillet 1995, du Rwanda au Burundi, en compagnie de Boutros Boutros-Ghali. Ignatieff constate alors que le secrétaire général de l'ONU conseille à ceux qu'ils rencontrent de ne pas trop attendre d'aide de la communauté internationale, laquelle se désintéresse de leur sort. On fera toutefois